

.....
LETTRES AUX SUR-VIVANTS¹: collectif Traços de Escuta, Rio Grande

Michel Peterson²
Adriano Martins Alves³
Gabriel de Vargas Pereira⁴
Jéssica Borges Cantos⁵
Maile Zanotta Ferreira⁶
Renata Santos Cravo⁷
Roberta Rodrigues Silveira⁸

¹ Les textes de Michel Peterson ont été rédigés en français, mais les autres l'ont été en portugais puis traduits par Laurence Marafante Brancão et révisés par Michel Peterson.

² Psychanalyste, psychothérapeute, travailleur social, Coordonateur du projet de recherche ROBAA (Roads of Bones and Ashes) à la Chaire Hans & Tamar Oppenheimer en Droit International Public, Faculté de Droit, Université McGill, Canada. E-mail: profmichelpeterson@gmail.com

³ Diplômé en Psychologie de l'Université Fédérale du Rio Grande (FURG), créateur et membre du Collectif Escuta na Rua, action d'extension qui s'occupe de soutien psychologique dans la ville de Rio Grande (Rio Grande do Sul). Est engagé dans l'étude et la pratique d'une clinique psychanalytique sans murs et frontières. Est également membre du Collectif Traços de Escuta, groupe de professionnels en psychologie qui offrent et (re)pensent une clinique accessible dans les temps nouveaux. Volontaire du Projet CUIDAR du Centre d'Aide Psychologique - CAP - FURG. E-mail: adrianoalves@furg.br

⁴ Diplômé en Psychologie de l'Université Fédérale du Rio Grande (FURG). Fait des études supérieures en psychanalyse. Pendant sa licence, a travaillé au Centre de Recherche et d'Extension sur le Bébé et l'Enfance (NUPEBI), où il a réalisé des études sur les événements qui ont lieu au début de la vie humaine. A également travaillé au Laboratoire d'Extension et de Recherche en Psychanalyse et en Arts sur l'articulation entre le champ psychanalytique et les formes d'expressions artistiques. Membre du Collectif Traços de Escuta, groupe de psychologues qui offrent et (re)pensent une clinique accessible dans les temps nouveaux. E-mail: gabriel.devp@hotmail.com

⁵ Psychologue diplômée de l'Université Fédérale du Rio Grande (FURG). Est également détentrice d'un Baccalauréat en Sciences Biologiques et d'un Master en Sciences de la Santé de la même université. A été boursière d'extension EPEC/FURG dans le Projet Psychologie de la santé et le processus santé-maladie-soin dans le contexte hospitalier de l'Hôpital Universitaire FURG/EBSERH. Fait partie du Collectif Traços de Escuta, groupe de psychologues qui offrent et (re)pensent une clinique accessible. Est intéressée par les thématiques de la santé collective et de la santé publique, en particulier le HIV, la sexualité, la violence à l'endroit des femmes et l'écoute des multiples expressions du féminin dans une perspective psychanalytique. E-mail: jessicacantos@furg.br

⁶ Diplômée en Psychologie de l'Université Fédérale du Rio Grande (FURG). Durant sa licence, travaillait dans des institutions d'enseignement des niveaux primaire et secondaire. Fait actuellement des études de master en Psychologie à la FURG. Travaille également comme psychothérapeute au sein du Groupe pour les Réductions de l'anxiété chez les universitaires (GRAU-FURG), est chercheuse au Centre d'Étude sur le Risque et la Santé (CERIS-FURG) et est psychologue dans le Collectif Traços de Escuta. E-mail: ferreira.maile@gmail.com

⁷ Diplômée en Psychologie de l'Université Fédérale du Rio Grande - FURG (2019). A travaillé comme monitrice au Centre d'Accueil Intégral aux Enfants et aux Adolescents - CAIC/FURG (2016-2018) et comme boursière dans le Programme d'Accompagnement et de Soutien aux Étudiants des Peuples originaires et des quilombos (2018-2019). Durant ses études de licence, a été stagiaire au Centre d'Aide Psychosocial aux Enfants et aux Adolescents - CAPS 1 Serelepe (2018). A participé au Projet d'Extension du Collectif Escuta na Rua (2019). Travaille actuellement comme psychologue clinique en cabinet privé et comme volontaire dans le projet CUIDAR au Centre d'Aide Psychologique - CAP/FURG. Membre du Collectif de psychologues Traços de Escuta. S'intéresse à des thématiques comme le genre, les sexualités, la psychanalyse, l'art et tout ce qui traverse la pratique de l'écoute des sujets et de ses singularités. E-mail: renatacravo@gmail.com

⁸ Psychologue diplômée de l'Université Fédérale du Rio Grande (FURG). A travaillé comme boursière de recherche dans le cadre du projet "Études des déterminants sociaux et des politiques publiques en santé pour les groupes minoritaires de la ville de Rio Grande - RS". Elle a aussi été boursière d'extension au Centre d'Aide Intégrale aux Enfants et aux Adolescents (CAIC FURG) et a fait partie du Collectif Escuta na Rua, projet d'extension d'écoute dans l'espace public. Travaille actuellement comme psychologue clinicienne et fait partie du Collectif Traços de Escuta, groupe de psychologues qui offrent et (re)pensent une clinique accessible en temps de pandémie, et est volontaire dans le Projet CUIDAR, du Centre d'Aide Psychologique FURG, qui offre un accueil psychologique en période de pandémie. Elle est intéressée par les thématiques de santé collective, des politiques publiques et ses intersections avec la psychanalyse. E-mail: robertarodriguesilveira@gmail.com

Résumé

L'ensemble de lettres qui suit a été produit par le groupe de psychologues Traços de Escuta, qui travaille à Rio Grande, accompagné d'un superviseur. Il traite des effets traumatiques de la pandémie sur les thérapeutes et pose la question de la mort telle qu'elle se manifeste dans la clinique pour chacun des membres du groupe depuis le passage de la clinique dans la rue à la clinique on-line.

Mots-clés: Traitement en ligne. Pandémie. Décès.

CARTAS AOS SOBRE-VIVENTES: coletivo Traços da Escuta, Rio Grande

Resumo

O seguinte conjunto de cartas foi produzido pelo grupo de psicólogos Traços de Escuta, que trabalha no Rio Grande, acompanhados por um orientador. Lida com os efeitos traumáticos da pandemia sobre os terapeutas e questiona a morte como ela se manifesta na clínica para cada membro do grupo, desde a transição da clínica na rua para a clínica online.

Palavras-chave: Atendimento on-line. Pandemia. Morte.

.....

Présentation

À Montréal, au Canada, le 21 avril 2020, à 16h37 exactement, je reçois, par Messenger, la « lettre » suivante, signée Adriano Martins Alves. Pour comprendre, la lectrice et le lecteur doivent savoir que, quelques semaines plus tôt, je fus invité à faire partie de son jury de fin d'études. Il présentait alors son travail final du Programme de Licence en Psychologie de l'Université Fédérale de Rio Grande. Ce travail, d'ailleurs excellent, abordait les problématiques affrontées par le Collectif *Escuta na Rua*, lequel fonctionnait, avant l'arrivée de la Covid-19, sur la Place Tamandaré et ensuite sur la Place Xavier Ferreira, à Rio Grande. Je ne vais pas expliquer ici ce dont il est question puisque la lectrice et le lecteur trouveront, immédiatement après cette présentation, un court texte qui fournit les éléments de base pour saisir non seulement le travail de ce Collectif – travail d'accueil, d'écoute, de parole, de pensée psychique et politique, qui a lieu dans plusieurs villes du Brésil –, mais également le « passage » au dispositif *Traços de Escuta*, à cause de la pandémie.

Voici la lettre d'Adriano:

Bonjour professeur ! Comment vas-tu? D'abord, je voudrais te remercier d'avoir fait partie de mon jury. En fait, j'avais envoyé un courriel dans lequel je te remerciais et te parlais un peu de mon travail, mais je crois

qu'il ne t'est jamais parvenu et c'est maintenant que je m'en rends compte. Je vais donc essayer de retrouver le texte pour te l'envoyer. Je crois que cela a à voir avec le moment que nous vivons. J'étais très motivé à l'idée de travailler le texte et maintenant, je n'arrive plus à le penser. D'ailleurs, je pense en effet comment, avec cette situation incroyable dans laquelle il n'est pas possible de recevoir dans la rue, comme l'an passé, comment tout a changé, et rapidement, et que nous avons nous aussi dû changer. Je ne sais pas si tu peux nous accompagner dans cette situation: motivés par la nécessité d'entrer sur le marché du travail et d'offrir des consultations psychologiques de qualité, nous avons décidé de nous regrouper maintenant dans un autre Collectif: *Traços de Escuta*. Par la force des choses, nous recevons en ligne. Pendant nos réunions, des questions aiguës ont surgi sur la scène des psychologues débutants et nous avons pensé que tu pouvais nous aider. J'aimerais connaître tes disponibilités pour discuter avec le groupe et, qui sait? pour nous superviser. Merci beaucoup et encore une fois, mes excuses pour ne pas t'avoir contacté plus tôt.

Lorsque je reçus cette invitation, ce fut un oui, tout de suite ! En effet, cette demande ouvrait la nécessité de ne pas être pris et repris par la sidération traumatique, par la paralysie de la pensée, surtout dans un moment de destruction systématique du tissu social par les États qui obéissent à la dictature du capitalisme algorithmique et ont donc entrepris une guerre sans merci contre les peuples, la pandémie ayant permis de l'accélérer. Et nous n'y pourrions rien.

C'est qu'avec la Covid-19, nous sommes désormais entrés dans l'ère post-orwellienne du totalitarisme distillé à travers un acharné travail de propagande par le complexe militaro-médiatico-pharmaco-industriel mondial. À sa tête, les cartels bancaires, qui restructurent et *managent* la situation en s'appuyant sur sa majesté LA Science, comme si vérité était *Une* alors qu'elle est, au mieux, *Pas-Toute*. Il fut un temps où j'hésitais devant les thèses proposées par Toni Negri et Michael Hardt dans *Empire* au sujet des nouvelles formes du pouvoir capitaliste, mais aujourd'hui, au vu du délire généralisé, elles me paraissent presque trop raisonnables quand j'observe la guerre d'extermination livrée aux humains et à la nature par les *holdings* miniers, pétroliers et agro-alimentaires, les trafiquants de personnes et de drogues jouant dans ce jeu sordide les thuriféraires. L'esclavage, le salariat, le racisme, le sexisme, le classisme, l'eugénisme et le génocide font maintenant partie des plans d'affaire des transnationales, les « ressources » humaines et les « richesses » naturelles étant pillées, volées, détruites, tuées à grande échelle, tout comme les animaux, les plantes, bref l'ensemble des écosystèmes. Même l'eau – et bientôt l'air – et les produits de base sont objets de commerce sale, au mépris de toute sécurité alimentaire.

Dans cette nouvelle ère de l'anthropocène, toutes celles et tous ceux qui s'opposent – et déjà oser questionner est considéré comme suspect – à la mafia financière et à ses méthodes perverses de confiscation de l'espace public sont interdits de parole ou présentés comme complotistes. Ils peuvent être sanctionnés, réduits au silence, emprisonnés, voire assassinés. Avec la dictature numérique et la force géologique, la sophistication du contrôle opéré par les acteurs de la nécropolitique a atteint des sommets inégalés. Qui pourrait en effet prétendre que les avancées technologiques qui nous permettent de communiquer en « temps réel » avec nos proches, partout sur la planète, ne constituent pas une plus-value et un plus-de-jour inestimable...? Avec le 5G, les générations futures – si elles existent encore – ne connaîtront plus la fâcheuse latence de l'attente et attendront enfin la connectivité absolue du nirvâna. Quiconque refusera d'introjecter la servitude volontaire pourra être dénoncé pour atteinte à la *sécurité*. Dans cet élan, la liste des terroristes les plus dangereux s'allonge: Vandana Shiva, *Tortura Nunca Mais!*, Jean Ziegler, Noam Chomsky, le Comité invisible, Julian Assange, Greta Thunberg, Lesley Hughes, ATTAC, Jean-Dominique Michel, Kimberlé Crenshaw, Guy Marius Sagna, Occupy, le Black Bloc (à ne pas confondre avec BlackRock, la plus grande société de financement de la déforestation sur la planète), Krisis, Anonymous, le chef Na'Moks (John Ridsdale), ATTAC, les Gilets Jaunes et le mouvement des Sans Terres, tous dans le même sac. Ils sont les méchants puisqu'en désaccord avec Wall Street et le Nikkei, là où les Bons agissent pour notre bien alors qu'ils sont menacés sur plusieurs fronts: Hong Kong, Khartoum, Rio de Janeiro, Téhéran, Beyrouth ne sont que quelques-uns des endroits où grouille la vermine à exterminer. On comprend l'urgence d'assassiner les « militants » si l'on veut faire avancer l'humanité vers son extinction.

Dans ce contexte délétère, le psychopouvoir est l'une des *Best Practices* puisque ces dernières se fondent sur les données probantes de la distanciation sociale et de la distanciation des corps – avec quelques exceptions pour l'exploitation sexuelle (*business* oblige!). Les principes du *Lean Management* sont bien en place: dans les hôpitaux et les centres pour vieux et vieilles, le flux est tendu au maximum: circulez ! Quand, reprenant le terme d'Ars Industrialis et de Bernard Stiegler, je parle ici de psychopouvoir, je vise évidemment l'hégémonie exercée sur le psychisme des sujets à travers des stratégies de contrôle de l'esprit et à laquelle participe malheureusement une certaine psychiatrie et une certaine psychologie, celles qui enchaînent leur foi à l'hyper-violence du DSM. Au lieu de fournir l'humus à une multiplicité de modes de vivre-ensemble enrichissant les humains en termes d'être, ces disciplines de cadastrage de la psyché établissent et renforcent des normes neurotypiques pour transformer la « santé » mentale

en produit de consommation, stratégie de grossière indécence qui obéit à un behaviorisme profondément internalisé. Nous sommes entrés dans l'ère de la gestion de la peur, laquelle favorise les clivages et l'estime de soi au détriment du lien social.

Y pouvons-nous quelque chose?

On dira peut-être que je cultive une vision pessimiste, cynique, alarmiste ou catastrophiste à la Michael Moore et à la Shoshana Zuboff. Désespéré? Un tantinet..., je dois l'avouer, même si je suis injuste parce que tout de même, ne disposons-nous pas maintenant d'applications qui nous permettent de « monitorer », via nos téléphones très intelligents, notre dépression, notre état de stress post-traumatique, notre bipolarité, notre schizophrénie, notre sexualité, notre désir, nos pulsions, nos achats, notre vie... éternelle. Bon, quelques améliorations seront bien sûr nécessaires, mais ce ne sont là que des « détails » techniques.

Nous sommes bel et bien entrés en conflit avec l'humain et le non-humain – animaux, plantes et extra-terrestres confondus. Or l'issue de cette guerre sera fatale – en tout cas pour nous.

Y pourrons-nous donc quelque chose?

Sur-vivrons-nous à nos illusions perdues?

Comment les jeunes psychologues du Collectif *Traços de Escuta* peuvent-ils affronter, avec leurs patients, l'hubris déclenchée par le virus? Comment penser – c'est la question d'Adriano et de ses amis – dans un moment où la pensée semble de peu d'aide? Comment recevoir à travers le *screen*? Tous les souvenirs du sujet parlant se transformeraient-ils désormais en « souvenirs-écrans », ouvrant ainsi un nouvel espace de refoulement, espace au sein duquel se transformerait l'articulation métapsychologique entre représentants de choses et représentations de mots? La lettre d'Adriano ouvre la nécessité – dans notre époque sans-époque, dans ce trou du temps, dans cette *Unheimliche* – de penser comment fonctionne le désir *on-line*, l'association libre, les formations de compromis et l'interprétation. De quels déplacements s'agit-il? Comment penser l'aliénation, l'angoisse, comment les entendre? Comment travailler contre – mais que signifie ce « contre »? – les forces de déliaison qui traversent aujourd'hui le monde et satisfont les voyous à cravate versant dans la jouissance infinie et se riant, depuis leur force dans limite, de la possibilité de la disparition du vivant? Parce que chaque sujet qui allait à la Place pour parler à un/e psychologue attentive/f aux manifestations de l'inconscient doit maintenant, quand cela est possible, parler à partir d'un isolement qui multiplie l'angoisse. Et donc, comment recevoir, que signifie accueillir la parole de l'Autre?

Au cours des discussions que nous avons deux fois par mois depuis quelques déjà quelques temps, il m'est arrivé, sans le dire, de me demander si nous n'étions pas, le Collectif et moi (puisque moi aussi, à Montréal, je « reçois » des personnes *on-line*...), en train d'écouter la parole de l'autre en étant en quelque sorte déjà défunts, comme Brás Cubas? Quelles mémoires mettons-nous alors au travail? Ne sommes-nous devenus au fond que des cadavres s'ignorant comme cadavres? Sommes-nous morts en le sachant sans le savoir? Comment penser la mort, comment penser psychanalytiquement la mort, le réel de la mort? Le Réel et la mort sont-ils le même? Depuis notre condition d'esclaves, sommes-nous désormais condamnés à survivre? Vivre, n'est-ce pas survivre, comme le soutenait Derrida depuis sa logique spectrale? Et ceux et celles qui écoutent des personnes leur parlant, et ceux et celles qui parlent, ne sont-ils pas plongés dans la *différance* où le propre n'est plus le propre que de ne plus l'être? Dès lors qu'il parle, le sujet n'est-il pas depuis toujours déjà mort à sa mêmeté? La vie la mort – liées par le blanc de l'espace – ne se re-présentent-elles pas d'un même mouvement d'hétéro-affection où le désir se voit toujours reporté au futur de son effectuation par la force absolue du manque qu'il engage? Vivre et sur-vivre, n'est-ce pas le même geste fantômal? *Traços de Escuta* ne pose-t-il pas les questions fondamentales soulevées dans *Deuil et mélancolie* – ce pour quoi Gabriel de Vargas, un des membres du Collectif, proposa dès le départ de notre travail de relire ce texte capital? À quel impensable de la jouissance le virus nous convie-t-il? Récemment, une patiente, danseuse professionnelle, professeure de danse et clown, me parla, pour éloigner-élaborer l'angoisse qui la tenaillait, de la Corona-Vénus, et en vint même à créer une chorégraphie « presque érotique » dans laquelle elle se présentait comme Salomé, dans une séquence de mouvements qui défiait le bord, qui tentait un pas-au-delà, dans la double acception du pas – *não* et *passo*. Et chacun des autres membres du Collectif – Jéssica Cantos, Maile Ferreira, Renata Cravo, Gabriel de Vargas et Roberta Silveira – ne cesse pas de poser la question du comment (se) garder vivant le désir de l'autre dans la misère symbolique qui s'installe désormais sous le double signe du sécuritaire et du délire?

Des lettres donc, pour poser sous plusieurs angles la question du trauma, de ses effets, afin qu'une adresse vienne là faire office de surface pour nouer nos topologies. Des lettres pour ne pas que soit supprimé l'après-coup. Des lettres pour nous demander si elles arrivent ou non à destination et à quelle(s) destination(s), puisque l'adresse n'est jamais « une », « une seule »? Des lettres pour contribuer à un travail de lien, de liaison, de nouage. Des lettres pour que les coupures deviennent surfaces. Des lettres pour la sur-vie, pour demain. Des lettres écrites par

des écoutants qui ouvrent leurs oreilles et leur psyché dans le transfert à ceux et celles qui ne veulent pas que leur parole finisse comme lettre morte.

Le Collectif *Traços da Escuta*⁹

Je (ne sais sur quoi je] suis en train d'écrire: je suis obscure pour moi-même. Je n'ai eu initialement qu'une vision lunaire et lucide, et alors j'ai saisi pour moi l'instant, avant qu'il ne fût mort et qu'il ne meure perpétuellement. Ce n'est pas un message d'idées que je te transmets mais une volupté instinctive de ce qui est caché dans la nature et que je devine. Et ceci est une fête de mots.

Clarice Lispector, Água Viva.

À toi qui vas lire nos mots et qui, d'une certaine manière, fut un survivant des jours qui viennent de passer et des luttes qui nous ont marqué, c'est pour toi que nous avons besoin d'écrire. Et ce même si, au départ, nous ne savons quoi dire ou même s'il semble que nous n'ayons rien à dire, nous allons le dire. Pour vous et pour nous aussi, parce que l'écrit raconte toujours l'expérience de qui écrit.

Et qui parle? Nous sommes un groupe de psychologues, collègues et amis qui avons ensemble passé nos premiers moments comme professionnels de même que les premiers moments d'une pandémie. Et certains d'entre nous étions ensemble aussi dans la rue, offrant des consultations sur une place publique en 2019, durant notre dernière année d'étude en psychologie. Une année au cours laquelle nous pouvions habiter la rue.

Pour ouvrir notre récit, parlons un peu du moment où nous nous sommes unis avec le désir d'écouter dans la rue. L'idée est venue de l'inspiration d'autres collectifs de psychanalystes qui se sont mis dans la rue de certaines villes du Brésil, disposés à offrir leur écoute à celles et ceux qui passaient par là, dans un dispositif de clinique ouverte. Pendant un certain temps, nous nous sommes questionnés sur cette possibilité, nous nous sommes réunis pour soulever quelques questions. C'est ainsi qu'est né le Collectif *Escuta na Rua*, composé d'étudiants et de professeurs de psychologie ancrés dans la perspective psychanalytique et dans celle de la démocratisation d'une écoute éthique et de qualité.

Faisant face à notre désir et à la tempête de raisons qui tournaient autour de la menace des droits de l'homme au Brésil, nous sommes allés voir la rue, pour la première fois, un jour de manifestation contre une coupure drastique de fonds dans l'éducation publique au pays, mis

⁹ Cette section a été traduite par Michel Peterson.

en place par le gouvernement actuel. Durant cette journée, une des places de la Cité fut occupée par l'université et l'ensemble du travail qui y est fait fut exposé sous le ciel bleu. Nous avons alors décidé d'apporter nos chaises au centre de la ville et d'écouter.

Durant l'année 2019, le Collectif *Escuta na Rua* nous a placé hors des fauteuils des cabinets et nous avons vécu ensemble l'expérience de l'écoute de la rue et dans la rue, assis sur des chaises de plage, sur des bancs, debout. Nous avons découvert la rue comme lieu de passage, de travail ou d'habitation. Nous avons écouté les histoires de qui passait par là et de qui vivait là. Nous avons aussi transformé cet espace pour en faire un lieu d'accueil et d'écoute parce qu'il n'est pas toujours possible d'avoir accès à des lieux ou quelqu'un écoute notre histoire.

Enfin, nous sommes arrivés en 2020, première année de notre pratique comme psychologues. Le Collectif *Escuta na Rua*, projet para-académique de l'université, allait se constituer avec de nouveaux stagiaires et psychologues de la ville pour accueillir la population. Nous allions poursuivre en écoutant la rue en même temps que nous allions commencer notre trajectoire professionnelle. Ce fut à partir d'une invitation que nous nous réunîmes à nouveau pour rêver. Notre boussole indiquait le désir d'écouter qui avait également le désir d'être entendu.

Quelques tasses, un peu de café et des chocolats pour organiser les idées. Nous regardions les murs en pensant à chaque détail que nous souhaitions ajouter à notre futur cabinet. Du sofa jusqu'à la petite plante pour accompagner les histoires qui seraient là entendues. Ce jour-là, nous sortîmes enthousiasmés devant ce qui allait arriver. Nous avons idéalisé un projet de plus pour démocratiser l'accès à l'écoute, cette fois avec des professionnels de la psychologie.

Ce que nous ne perçûmes pas à ce moment, ou qui resta latent, mais qui fait maintenant, c'est qu'en sortant du lieu, de notre future salle de consultation, nous nous rendions à l'arrêt d'autobus et l'ambiance de la ville était différente, changeait, la ville était en train de se vider. Nous conversâmes un peu en attendant l'autobus et le dialogue contenait déjà certaines incertitudes, une certaine peur commençait à se manifester. La pandémie dont on parlait aux informations, qui avaient commencé à Wuhan, en Chine, en décembre 2019 et atteignait le monde, se rapprochait du Brésil en mars 2020.

La semaine suivante, nous n'avions pas notre rendez-vous. Le virus se répandait et les recommandations pour que nous restions à la maison commençaient à sortir. Sans savoir encore ce qui allait se passer, l'idée était d'attendre que les choses reviennent rapidement à *la normale*.

Face à cette situation, nous remplîmes la lacune de la distance avec ce qui devenait une nouvelle possibilité d'être ensemble: le virtuel.

La propagation du virus est intriquée avec l'histoire de notre collectif. Nous avons commencé avec l'idée d'un accueil en présence, que nous dûmes remettre à plus tard afin de respecter les recommandations relatives à la prévention du virus. Certaines anxiétés s'accumulaient, nous commençons notre voyage comme professionnels avec un nouveau modèle de consultation inséré dans un contexte de pandémie.

Encore sans nom, chaque semaine nous commençons à nous rencontrer à travers les fenêtres virtuelles pour tenter de penser ce nouveau parcours de communication avec le monde. Le processus de nomination fut difficile, nous avons comme préoccupation la nécessité de nous rapprocher des gens et l'un de nos objectifs était de traduire dans le nom ce que nous nous proposons d'offrir. Et à partir de divers questionnements, nous en sommes arrivés au nom Collectif *Traços da Escuta*.

Trace: La pointe ferme du crayon traverse en la défiant l'immensité de la page blanche, traçant son destin initial avec les possibilités infinies qui attendent leur futur, laissant derrière un vestige marqué de cicatrices qui révèlent le risque de l'acte. Fragment d'un hasard et fruit du sillage esquissé d'une ligne. La trace est faite! Caractéristique particulière et distincte d'un semblant, d'un brouillon, d'un symptôme. Notre symptôme.

Le confinement nous a permis plusieurs nouvelles expériences, a changé notre vie quotidienne et changé la manière avec laquelle nous étions habitués de communiquer. Nous nous sommes adaptés et avons appris à rester à distance mais proches, nous voyant à travers les petites fenêtres de nos applications et (re)créant nos images. Chaque semaine, nous tentions de déchiffrer comment être simultanément dans un monde réel et dans un monde virtuel. Nous nous sommes rencontrés avec l'image du professeur Michel, tandis que son corps était à une distance kilométrique considérable de nous. Nous n'avions pas de réponses uniques et toutes faites au sujet de ce qui allait nous aider à traverser ce moment.

Encouragés à écrire, même si cela était très difficiles ces jours-ci, ces lettres ont été une manière de faire avec tout cela.

Michel Peterson

Montréal, 7 août 2020.

Aujourd'hui, je dois être *fort*, malgré une angoisse diffuse, de celles qui sont intensément perverses. Après une journée d'exams médicaux à l'hôpital, je travaille cet après-midi avec le Collectif *Traços de Escuta*, avec dans l'âme une *saudade* difficile à contenir: comme j'aimerais être avec eux dans la présence afin de ressentir davantage la sur-vie qui nous tient depuis nos clivages constitutifs. Qui dit *je* là?

À qui vais-je donc m'adresser? Depuis quelle *poste-traumatique*? Dans l'horizon de quel envoi? Je ne peux pas ne pas penser ici à l'incipit de l'un des textes que Derrida consacrait à Maurice Blanchot:

*But who's talking about living?
In other words on living?
This time "in other words" does not put the same thing into other words,
does not clarify an ambiguous expression, does not function like an "i.e."
It amasses the power of indecision and adds to the foregoing utterance its
capacity for skidding (Derrida, 1979, p. 75).*

Je vais donc laisser glisser, me laisser glisser depuis la sur-vie, depuis ces *other words* et cette citation que je vais laisser glisser en anglais. Et qui parle depuis où de *living on* et de *survival* lorsque l'écoute de rue, le travail de rue, se traduit dans la trace de l'écran?

Avant de m'avancer plus avant vers la sur-vie, je voudrais indiquer une des bordures de l'angoisse qu'elle convoque en disant ceci à mes amis brésiliens: je vous écris depuis un pays, le Canada, et plus précisément le Québec, dont vous croyez peut-être qu'il a mieux géré la « crise » de la Covid 19 que vous. Rassurez-vous, il n'en est rien, malgré les apparences. Bien sûr, à comparer l'incomparable (en termes de cultures, de structures démographiques, de distribution de richesses, etc.), on a pu dire tout et le contraire de tout. C'est pourquoi je ne vais pas proposer un échantillonnage du nombre de morts chez vous et chez nous puisque, comme l'écrivait déjà l'un des précurseurs de la sociologie et de la démographie, Ibn Khaldûn, « Les chiffres sont ce qui se prête le plus au mensonge et aux vaines paroles, et il est nécessaire de les confronter aux modèles et aux règles » (Ibn Khaldûn, 2002, p. 12). Si l'on songe qu'il avait connu l'épidémie de peste noire qui depuis l'Asie s'abattît sur Tunis en 1348, on comprendra qu'il mettait déjà en question la Vérité des Nombres, ce que nous devrions toujours faire – et aujourd'hui plus que jamais. Mais ce qui nous rapproche, et rapproche peut-être plus que nous ne l'avions jamais pensé dans nos rêves les plus inquiétants, est la mort, Autre absolu, la Béance radicale, et cela dans la perspective trouble de la mort d'autrui, du familier, du proche et du lointain, de l'ami et de l'inconnu. L'un de nous deux aura à rester seul. L'un de nous – le survivant – restera seul. Il devra refaire le monde d'après la fin du monde tel qu'il était avec l'autre disparu. Cela a été est sera un événement en dehors de tout temps. Je viens de paraphraser ici Derrida dans l'horizon de sa fascination pour la mort, comme dans *Chaque fois unique, la fin du monde*. Et je ne peux pas ne pas penser à Clarice, dans « Une histoire embrouillée »: « [...] la mort est d'une obscurité profonde. Ou peut-être que non, je ne sais pas comment elle est, je ne suis pas encore morte, et après être morte je ne saurai pas non plus, qui sait si elle est

plus ou moins obscure. La mort, je veux dire » (Lispector, 1974, p. 142). Nous voici au royaume des spectres, avec tous les fantômes qui nous habitent avant même que nous ne naissions, d'où la nécessité, venue du plus loin de l'originaire, de penser psychanalytiquement la mort parce que *le virus parle* et défait le sentiment de Toute-Puissance infantile qui ne semble pas nous quitter ou que nous ne souhaitons pas quitter, comme si nous ne voulions pas penser la mort, tyrans de nous-mêmes engoncés dans une névrose obsessionnelle trop tenace qui fait le lit de la destructivité. On convoque les experts: les uns viennent nous assurer que le virus n'est rien et que le Capital doit suivre coûte que coûte sa route ; d'autres viennent nous asséner les diktats d'une technique fragile qui se prend pour une Science forte ; d'autres encore – les bannis de Big Pharma – tentent de proposer des solutions qui nous permettraient de ne pas mourir vivants. N'oublions pas les prêtres et les prophètes, ceux-là qui nous invitent à d'autres rituels, mais qui rejouent ceux de la Science. Manières différentes de traiter l'inhibition, le symptôme et l'angoisse. Nous voilà en tout cas expropriés de la pensée, *inter-dits*, sur une scène mondiale ubuesque où les passions les plus folles se déchaînent, prisonniers de forces autodestructives qui nous ramènent à une compulsion de répétition majorée par la bêtise. Et le Capital en profite plus que jamais... pour noyer le monde. Son message: il ne faut plus s'aimer les uns les autres ou sinon, à distance, à bonne distance, très bonne distance, afin de ne pas se contaminer les uns les autres, afin de nous protéger et de les protéger, eux, afin de pas recevoir cela qui tue, la Bête, l'Immonde même, l'Étranger. Comment vivre de la loi d'auto-immunité, comment faire avec l'inassimilable, l'hétérogène, cela que l'on ne peut réduire par la croyance, par la pensée magique?

Il y va là de notre survie. Et de cette question: qu'appelle-t-on mourir? Et en quoi la mort nous touche-t-elle dans la perspective de notre propre survie, de notre survie en propre, et de la survie de l'autre? C'est pourquoi je ne dis pas qu'il ne faille pas de nombres, je ne prétends pas qu'il ne faille pas compter l'incomptable, bien au contraire. Je dis qu'il faut penser l'incomptable, l'incomptabilisable, ce qui excède depuis toujours tout calcul, toute balance, l'excès même. Et je dis, sous peine de sembler m'en remettre à une théorisation somme toute simpliste, qu'il faut les entendre selon les nouages R.S.I., sans oublier le quatrième rond qui les fait tenir ensemble, à savoir le sinthome, lequel traduit en quelque sorte le mode par lequel un sujet fait consister son écriture.

Alors, *who's talking about living?* Je dis qu'il faut penser Corona en la faisant travailler en nous référant à la logique du fantasme puisque dès que nous abordons le trauma, nous abordons l'angoisse et le rapport du sujet au signifiant. Mes amis, dès l'ouverture de son

séminaire sur l'angoisse, Lacan ne peut pas être plus clair concernant le fantasme: « Vous verrez que la structure de l'angoisse n'en est pas loin, pour la raison que c'est bel et bien la même. » Alors, selon cette topologie, que me veut-Elle, Corona, quel rapport au désir de l'Autre suppose-t-elle? Que me veut-Elle? –, n'est-ce pas là une manière oblique de poser la question du trauma en insistant d'entrée de jeu sur le retour anticipé de l'après-coup au moment même où on essaie de l'évacuer en colonisant plus que jamais l'Imaginaire par le l'Insécuritaire? Car si le trauma ne se sur-vit que du trou abyssal qu'il installe dans la psyché, trou par lequel s'écoule toute substance pensante, tout mouvement d'adresse, je vous le demande, mes amis, à qui le sujet peut-il bien s'en remettre s'il ne sait pas penser l'être-pour-la-mort, l'être-vers-la-mort? C'est encore Lacan qui questionne: « à quelle distance mettre l'angoisse? [...] Nous allons essayer, cette angoisse, de la prendre sous le bras. [...] Ça nous laissera vraiment à la distance opaque, croyez-moi, qui nous sépare de ceux qui nous sont les plus proches. » (Lacan, 2004, p. 17) S'il y a bien quelque chose que Corona rappelle, dans un appel sans borne, c'est bien que l'angoisse soit le signal du Réel et qu'il faut donc veiller à ne pas se laisser tromper par les signes nécrophores qui vont se multipliant comme les poissons de Jésus.

Mais ce que me rappellent également vos questions, mes amis, c'est la nécessité que nous devons accorder – comme psychanalystes mais comme psychologues tout aussi bien – à l'individualité de chaque humain aux prises avec l'angoisse de Corona. Je pointe bien sûr ici en direction du sujet de l'inconscient, de la singularité de son rapport singulier au signal. Ce faisant, je parle de la nécessité de ne pas sombrer dans les généralités, surtout lorsque des questions aussi importantes que la sur-vie nous sont adressées. Rien n'est ici évident, pas même le supposé « fait » que des chauve-souris rhinolophes auraient joué un rôle dans la transmission du SARS-CoV-2 aux humains. Si tel était le cas, pourquoi n'a-t-on pas convoqué Batman à titre d'expert? Eût-il pu nous dire quelque chose de nos fantasmes? Entendez-moi bien: je ne cherche nullement à ironiser sur la situation tragique que nous traversons et que vous traversez en tant que lieux d'adresse de cette tragédie. Je cherche simplement à mettre en lumière que sous les généralités que l'on nous assène, il y a chaque fois là une humaine, un humain, il y a chaque fois là des êtres sociaux qui, sur Gaia, vivent d'ailleurs, on l'oublie trop, avec d'autres espèces, animales, végétales et minérales. Ceux et celles que vous entendez sont chaque fois un sujet qui tente de sur-vivre dans l'économie de mort qu'on lui offre comme solution à son désir. « Chaque fois unique », eût dit Derrida, faisant ainsi écho à cette question: qui peut vraiment parler de la vie, du vivant, qui est en position de le faire, qui est déjà de l'autre côté – « *Who is already on the other side [bord], little enough alive, or alive enough, to dare to speak about living [...]*?

(Derrida, 1979, p. 76). La question pourrait-elle alors se dédoubler: « Mais qui parle de vivre? Autrement dit sur vivre? » Lorsque rôde la mort, peut-on encore penser et parler autrement qu'en étant déjà mort? Corona a certes signé l'arrêt de mort de 679 794 de par le monde – au moment même où j'écris ces lignes, le nombre n'est plus le même, il est plus, mais qui ne saura jamais le *vrai* nombre? Depuis quel savoir, depuis quels bords?

Alors, mes amis, lorsque nous écoutons *on-line* ou au téléphone (ici, un long détour serait nécessaire pour penser combien ces distances ne sont pas équivalentes et combien différent dans le transfert la pulsion scopique et l'*otobiographie*), quelle adresse fournissons-nous? Et même, détenons-nous une quelconque adresse ou ne nous plaçons-nous pas, au mieux, en un lieu à construire, une sorte de praticable? Vos *traços de escuta* offrent ainsi une sorte de *holding*, de soin à distance, de soin qui vous rapproche de l'autre envers et contre toute distance. Il s'agit là d'un portage psychique difficile à manier, comme l'est bien le transfert, surtout depuis votre position de non-savoir. Il s'agit là d'une position indécidable, d'une position d'indécision entre la vie la mort que l'on s'acharne à opposer alors qu'elles vivent et meurent l'une en l'autre.

Avec toute mon amitié,
Michel

Adriano Martins Alves
Rio Grande, le 26 août 2020.

Là, tout est figé
Attendant un mot
Les voitures et le métro
Le temps qui ne s'arrête pas
Le colibri s'est arrêté
Sans battre des ailes
Le trait du peintre
Le marteau du juge
Une soucoupe volante
Tous les satellites
Là, tout est figé
Attendant un mot.

Humberto Gessinger,
Tudo está parado.

Quand cette lettre arrivera à destination, le monde aura changé. Si on y pense bien, avant même que la succession des mots ne cesse à la fin de cette lettre, le monde sera autre. J'écris, non sans évoquer l'immense difficulté de mettre en mots et en forme ce que je propose de raconter de l'année 2020, et combien la feuille blanche m'a torturé malgré l'aisance avec laquelle je me suis proposé d'écrire, cette année, dans un monde nouveau et tellement semblable. En 2019, penser la rue, penser la ville et ses mouvements pour les gens qui ensemble la font a été fondamental dans ma formation et dans le travail que j'ai développé. C'est pourquoi je dédie ces mots à celui que je ne connais pas et que je connaîtrai peut-être un jour, à celui qui lutte et qui survivra, aussi durs que soient les jours et avec les plus grands espoirs qu'ils deviennent meilleurs. Je dédie cette lettre à mon voisin, si proche de moi et pourtant si loin. J'espère que les clôtures qui nous séparent s'affaîsseront.

Tout d'abord, je vais parler de moi, non que cela soit nécessaire, mais en étant isolé ici et en ayant le temps de réfléchir, j'ai réalisé à quel point il est important d'avoir la liberté de raconter sa propre histoire, et je sais que beaucoup ne l'ont pas.

Je suis né à São Bernardo do Campo, ville B de l'abc *paulista*¹¹, qui était autrefois un grand pôle industriel du Brésil (et qui n'est plus aujourd'hui que l'ombre de cette époque), célèbre pour avoir longtemps abrité un ex-président, qui a changé ma vie et cela ne peut pas être changé. J'ai vécu dans un quartier dont je ne comprends la notion de périphérie que maintenant: les maisons crèvent l'air à travers le ciel, dans une mosaïque de couleurs, elles abritent les familles qui se fichent de tout concept architectural ou de beauté, le besoin est plus urgent. Lorsque nous vivons en périphérie, sommes-nous aussi périphériques?

Pendant quelques années j'ai traversé l'abécédaire des villes, des immeubles, des maisons et des voitures, avec leurs enfilades de rues, souvent durant mes allées et venues en bus ou en *busão*¹² qui affichaient complet. J'étais en compagnie de milliers d'autres ouvriers épuisés par leur longue journée, le bruit et la pollution, destinés au travail affligeant et répétitif de serrage et de desserrage de boulons, comme dans le mythe de Sisyphe, ce dernier portant la pierre en haut de la colline pour qu'elle en redescende, juste pour que cela soit fait encore une fois. Et certains jours oubliés je me souviens d'en avoir questionné la raison: à quoi rimait tout cela?

C'est dans la lassitude d'un travail insalubre et surévalué par une société de consommation que j'ai décidé de suivre le cours de psychologie. Avec tout ce que j'avais lu et

¹¹ *Paulista* renvoie à ce qui concerne l'État de São Paulo (n.d.t.)

¹² *Busão* est un terme péjoratif qui désigne les superbuses toujours remplis au-delà de leur capacité (n.d.t.).

étudié, je ne savais pas où cela me mènerait. Au lieu d'opter pour une université privée de l'élite de São Paulo avec ses murs froids, un endroit important de la ville qui ne pouvait pas être le mien, j'ai choisi une université fédérale du sud du pays, dans une ville dont je n'avais jamais entendu parler, Rio Grande, et de vivre sur le campus de l'Université Fédérale de Rio Grande, un lieu qui a changé ma vie à jamais et où je suis devenu psychologue, quoi que cela puisse signifier.

Rio Grande, jamais je n'aurais imaginé écouter réellement une ville et qu'elle pourrait parler d'une place et qu'un tel acte serait si important pour ceux qui y vivent et y transitent en tant qu'étrangers, tâtonnent souvent sa trame et s'y déplacent jour après jour. Il est bon de se souvenir qu'on ne retourne jamais au même endroit. Cela eut lieu en 2019, alors que surgît le Collectif *Escuta na Rua*, inspiré par d'autres Collectifs de groupes de psychanalystes qui ont apporté l'écoute dans les rues des villes brésiliennes. Nous, étudiants de dernière année en psychologie à l'Université fédérale de Rio Grande, mes collègues et moi, avons assisté des gens qui passaient par là et qui se sont assis sur nos chaises de plage en même temps que nous vivions et que nous occupions la ville. Je me souviens qu'en écrivant mon texte de conclusion de formation et en rapportant tous les événements, je parlais de cette ville dans laquelle nous ne cessons de construire et de détruire. Ce n'est qu'au moment de la soutenance de mon travail que j'en suis venu à comprendre l'impact de tout cela en une nuit cathartique où j'ai parlé d'écoute et des effets de la construction de la ville sur chacun des acteurs concernés.

Bien sûr, ça n'a pas été simple, mais maintenant, je suis diplômé. Nous sommes en 2020 et la question est pour moi celle de savoir quelle place j'occupe et quels sont mes objectifs, que faire? Et si, au milieu de tout cela, une pandémie surgissait? Le virus, ce non-être invisible et sans vie qui prive d'air, qui arrache le mot et nous a fait nous fermer et attendre et sentir la peur, la haine ou l'angoisse, loin de la rue. Heureusement, je n'ai pas passé ce moment seul.

Maintenant, les mots se traînent. C'est parce que les faits sont trop récents et aussi parce qu'il est difficile de vivre dans cette situation avec le traumatisme de ce mal-être sur le chemin de la souffrance et du symptôme lorsqu'on est informé et traversé par la douleur de plusieurs deuils dans une pandémie. Et nous devons encore émettre des souhaits, quelles qu'en soient les barrières. En ce début d'année, sans imaginer que tout serait comme ça, des collègues restés à Rio Grande se sont réunis, enchantés par les possibilités de travailler ensemble. Quand notre Collectif a émergé, nous l'avons appelé *Traços de Escuta* et nous avons essayé d'être psychologues. C'était un processus de grand apprentissage face à un nouveau moment loin de la rue et du cabinet. Nous devons désormais utiliser un écran pour prendre des rendez-vous et

c'est là que nous nous sommes vus maintes fois et que nous avons ensemble essayé d'être. Le groupe est devenu le lieu où nous tentons de surmonter ce moment.

Durant une journée froide et pluvieuse, une journée inhospitalière où, de ma fenêtre, je peux voir les maisons tristes et silencieuses, je me souviens de l'anxiété lors des rencontres avec le professeur Michel, lui au Canada et nous ici au Brésil. Nous avons parlé de deuil et de mélancolie et de tout ce mélange de sentiments et de processus par lesquels nous sommes passés durant ces mois de peur et de révolte face à la pandémie. D'une certaine manière, l'angoisse nous a empêchés de faire beaucoup de choses, mais elle a aussi été le carburant qui a permis que cette lettre puisse émerger. C'est une façon de dire ce que nous vivons, même si ce n'est qu'une trace, car une grande partie de ce qui a été ressenti et vécu n'a pas pu être dit. Maintenant, le papier qui jadis était blanc se rétrécit devant le nombre de mots qui avalent le vide pour se taire. Je vous souhaite le meilleur, toujours.

Par cette trace qui nous unit.

Jéssica Borges Cantos
Rio Grande, le 1^{er} septembre 2020.

Ce que je t'écris ne vient pas docilement, montant petit à petit jusqu'à un apogée pour après se laisser mourir doucement. Non: ce que je t'écris est de feu comme des yeux de braise.

Clarice Lispector, Água Viva.

Je commence cette lettre sans vraiment savoir pourquoi, ni à propos de quoi j'écris. Peut-être suis-je mû par un besoin d'essayer d'organiser ce que je ressens et ce qui se passe en ce moment. Cela me rappelle ce que j'ai lu sur la pensée psychanalytique qui nous invite à réfléchir sur le fait que nous parlons justement à partir d'un profond non-savoir. Pourtant, il a été difficile de commencer cet écrit et ce nouveau parcours. Comme cela a déjà été dit quelque part dans la présentation de nos lettres, notre parcours en tant que Collectif *Traços da Escuta* commence juste après l'obtention de notre diplôme de psychologie.

Nous nous sommes mis à nous rencontrer en groupe et à échanger des idées sur nos premières expériences, désormais comme professionnels devant des écrans. Cet échange a été fondamental, non seulement en raison des nuances distinguant nos pratiques professionnelles, mais aussi pour communiquer nos angoisses face à l'ensemble de ce scénario et de nous accueillir, même si ce ne fut que dans le silence, par des regards attentifs ou pour dire que nous ressentions des choses similaires.

Dès que nous avons commencé à écouter les personnes qui nous ont contacté via les réseaux sociaux du Collectif *Traços da Escuta*, nous avons pensé à l'importance de discuter de tout cela avec une personne expérimentée qui accueille nos préoccupations et puisse réfléchir avec nous sur ce que signifiaient toutes nos dérives. Le professeur Michel a rejoint notre groupe et nous avons ouvert une brèche dans notre quarantaine quotidienne par les réunions hebdomadaires du groupe afin de nous questionner sur ce qu'était cette découverte de la clinique virtuelle/en ligne. Nous avons bavardé au sujet de la sur-vie en ce temps, de la clinique, de l'isolement, du traumatisme, de la politique et, surtout, de la mort.

Au cours de ces mois, de nombreuses questions sur notre pratique de psychologues et sur notre travail en commun ont été reformulées, repensées. Le professeur Michel ne le sait peut-être même pas, mais il a joué un rôle déterminant dans le maintien de l'unité de ce groupe. Nos discussions bihebdomadaires m'ont permis de retrouver la raison pour laquelle nous sommes ensemble. Nous nous réunissions avec le désir de l'écoute, mais d'une écoute qui touche une population souvent incapable d'accéder à la clinique privée en raison de problèmes socio-économiques, bien qu'à tout moment, nous nous enquérions des nombreuses restrictions d'accès qu'une clinique virtuelle/en ligne peut avoir.

Comme fil conducteur de nos discussions, nous avons au départ choisi le texte de Freud *Deuil et mélancolie*, en réfléchissant à la manière dont le thème de la mort et du deuil a pu traverser notre existence, que ce soit dans l'actualité, dans nos maisons, dans les sujets abordés avec les membres de la famille, ou dans l'écoute clinique dans l'urgence de la pandémie de la covid-19. Dans cet ouvrage, Freud distingue cliniquement le deuil et la mélancolie. Le deuil est un travail psychique fondamental pour faire face à la perte d'un être cher, du pays, de la liberté, d'un idéal, etc. Il implique une lassitude douloureuse et une perte d'intérêt pour le monde extérieur. Il est donc nécessaire de traverser cette période afin de pouvoir réinvestir, réassocier sa libido, qui porter désormais une trace de l'autre perdu. Mais dans la mélancolie, ce travail psychique ne se produit pas, la perte n'est pas symbolisée, le processus de deuil se prolonge, la perte se propage psychiquement, au point que cesse l'intérêt pour le monde extérieur et qu'il y a inhibition de toute activité et diminution de l'estime de soi.

La perte imminente ou la peur de perdre des êtres chers est un élément qui a été très présent dans notre travail. Bien que nous ayons connaissance de notre finitude depuis toujours, la mort est une idée que nous refusons, réprimons. Mais désormais, cette idée est présente dans nos vies, dans notre imaginaire et remet à sa place notre relation avec la mort. Nous avons commencé à vivre avec une autre sensation, avec l'affection débordante de l'angoisse.

Dans son texte « Actuelles sur la guerre et la mort », Freud expliquait que la guerre éloigne le traitement conventionnel de la mort, comme s'il s'agissait de quelque chose de lointain et de fortuit. Il n'est alors plus possible de la nier car les gens meurent en grand nombre, ce qui met fin à l'impression de hasard. Actuellement, « guettés » par la possibilité de perdre nos vies et celles de nos proches à cause du virus, nous ne pouvons pas non plus dissimuler l'annonce de notre finitude alors même que l'actualité hurle chaque jour le nombre de décès et de personnes contaminés. À la clinique, la peur apparaît dans les propos des patients qui craignent de quitter leur domicile et appréhendent d'aller travailler mais qui ne peuvent refuser car ils ont peur de perdre leur gagne-pain.

Avant l'une de nos réunions de groupe, j'entends un reportage sur l'actualité locale du retour à l'activité dans les secteurs de la métallurgie et de la construction civile. Les représentants de ces industries parlent des pertes financières encourues et affirment qu'ils vont respecter les protocoles sanitaires. Et qui respecte nos peurs et nos désirs? Des pertes financières pour qui? Comment définir qui peut ou ne peut pas retourner au travail? Et c'est ainsi que se dessinent de nouveaux modes de produire et d'être de « bons citoyens ».

L'autre jour, nous nous demandés à quel point dans notre culture, dans notre pays, la mort a été dévalorisée, minimisée, d'autant plus que les rituels des funérailles ne peuvent se dérouler de manière habituelle. Nous pensions à la difficulté du travail de deuil dans ces cas, lorsque ces rituels suspendus nous font perdre le plus important: l'affection, la présence physique qui se manifestent en embrassades et en larmes partagées.

Un autre texte de Freud me vient à l'esprit: « Passagèreté ». Brièvement, dans ce texte, Freud raconte sa conversation avec un poète et ami lors d'une promenade à travers un riche paysage. Le poète admire la beauté de la scène estivale mais n'en tire aucun contentement car il est troublé par la pensée de sa finitude après l'hiver. Freud le contredit en suggérant que c'est précisément parce que la beauté de la nature est éphémère que l'on ressent la joie, la jouissance: nous savons « que tout ce qui est beau et parfait s'abîme dans la caducité » (Freud, 1988, p. 325). Selon lui, le caractère éphémère du beau ne doit pas perturber la joie que nous éprouvons. Je crois donc que c'est au moment où la nouvelle de la mort arrive que nous avons le courage de vivre, le courage de nous donner, de passer par nos deuils et de célébrer ce qui est bon et nous rend heureux. Notre manière de consolider, de résister et de survivre a été cette rencontre en tant que groupe de rêveurs à l'écoute de ceux et celles qui nous parlent. Pour notre part, jusqu'à présent, nous devons faire face à l'élaboration des deuils qui nous renvoient à notre début de carrière professionnelle, à notre manière (et pourquoi pas dire

peur?) d'être en relation avec des personnes, physiquement distantes mais proches par des fenêtres virtuelles. Accepter (et croire?) que nous faisons de notre mieux dans les circonstances en recueillant des traces de ce que nous vivons, de ce que nous ressentons, de ce que nous entendons, de ceux et celles que nous accueillons afin que nous puissions élaborer tout cela. J'ai entendu quelque part que l'éternité est peut-être la mémoire que nous laissons aux autres. Je pense que nous construisons de bonnes mémoires ensemble, car dans la vie, les joies et les peines n'ont de sens que si elles sont partagées. Je me souhaite à moi-même et à ceux et celles qui nous lisent que nous continuions à désirer.

Renata Santos Cravo
06 septembre 2020, Cassino, Rio Grande, Brésil.

Qui es-tu? demandais-je au désir. Il répondit: de la lave. Puis de la poussière. Et puis rien.

Hilda Hilst, Do Desejo.

J'écris ces lignes pour – d'une certaine manière – essayer de parler de cet espace et de ce temps qui nous traverse en 2020. Partant de là où je peux raconter cette histoire, je suis une jeune femme psychologue, vivant dans le sud du sud d'un pays chaotique et survivant aux idéaux fascistes au milieu d'une pandémie. En résumé, c'est cela.

Au cours des cinq dernières années, j'ai idéalisé sous toutes les formes, couleurs, genres et tailles le grand rituel qui m'autoriserait un autre espace social, politique et tellement rêvé: celui de devenir psychologue. Aujourd'hui, après quelques mois, je peux dire que je découvre de plus en plus que cette formation est constante, qu'il y a toujours quelque chose à apprendre de soi ou des autres alors que nous sommes envahis par ce désir. Tout comme dans la bande de Möbius, le savoir n'a ni début ni fin, il n'est ni ici ni là, il n'est pas inscrit dans la dichotomie. Je me rends compte que ce serait une grande fantaisie de ma part que de considérer le diplôme comme un élément stable de savoir. Et en me rappelant du slogan « cela, ils ne l'ont pas enseigné à l'université... », c'est à cet endroit que je me retrouve: une psychologue récemment diplômée qui est à la maison depuis au moins 6 mois. Au moment où je m'arrête pour écrire cette lettre.

Heureusement, au cours de la dernière année de ma formation, j'ai eu l'occasion de découvrir quelque chose qui m'a transformé de différentes manières: le Collectif *Escuta na Rua*. La possibilité de voir au-delà des murs du cabinet et d'être là, dans un endroit aussi imprévisible et réel. J'ai entendu des gens qui ont eu le courage de s'asseoir sur un banc de la place pour me raconter leurs douleurs et leurs histoires. Le temps, l'espace, l'écoute. Tout était

différent du *setting* avec les fauteuils. Pour moi, une rupture a été créée, un coup d'œil jeté hors de la caverne, comme dirait Platon. Et parmi autant de doutes, la seule certitude que j'avais pour cette année était de continuer dans cette déconstruction des lieux où nous sommes habitués à écouter. Ici, une pause dans cette histoire, car 2020 ne nous a pas laissé retourner dans la rue. Aujourd'hui, la *saudade* prend le dessus et, de la fenêtre de la maison, le regard n'atteint pas ce que la rue nous montrait.

Un soupir et je me remets à écrire, à vous qui me lisez ou qui allez me lire un jour, dans un moment, maintenant ou plus tard. Peu importe. Les premières lignes devaient d'abord me permettre d'élaborer la paralysie de tant de changements ces derniers temps. Il est difficile de construire le récit pendant qu'on le vit. Mais cela me semble une manière d'ouvrir un espace où il est possible d'en parler. Mettre en mots la nouvelle pandémie du coronavirus et ce qu'elle a représenté dans nos vies totalement vulnérables à quelque chose que nous ne pouvons même pas voir. Tuant des milliers de personnes aux quatre coins du monde, 126 000 personnes – aujourd'hui – au Brésil. Et au-delà de cela, on a fini par voir (et encore plus pas nier) une structure politique qui tue encore plus que le virus. Si, aujourd'hui, on peut dire que nous sommes des survivants, il y a ceux qui survivent depuis bien plus longtemps. Cela dépend depuis quelle fenêtre nous regardons cette crise ; de celles de la maison, du travail, de l'hôpital, de la rue. L'isolement nous a montré qu'il y a des classes, des couleurs et des genres.

On nous d'abord donné des conseils au sujet de ce qu'il fallait faire pour réduire la contamination. Cependant, aujourd'hui, en plus de faire face au virus, nous devons faire face à une guerre de fausses informations – les fameuses *fake news* – qui se propagent rapidement, légitimées par le discours d'un représentant politique qui donne la priorité à l'économie du pays au lieu de la donner à nos vies. Connaissons-nous le potentiel de la révolution technologique? Partant de l'intemporalité proposée dans l'histoire de *V pour Vengeance*, l'idée d'une société dirigée par des dictateurs fascistes qui parviennent à contrôler leur peuple par la peur face à une épidémie, dépeint très bien le moment que nous vivons ici au Brésil. Et nous aussi nous portons des masques qui, en plus de nous protéger, représentent notre position vis-à-vis de la néropolitique installée ici par l'actuel gouvernement.

Cette lettre est une tentative de passer au symbolique, de construire la pensée de quelque chose qui reste emmêlé quand on pense trop. Une crise ouvre un espace qui nous transforme aux niveaux subjectif et collectif. Nous devons gérer toutes les ressources psychiques dont nous disposons, des plus élaborées aux plus primitives. Accepter l'impuissance et nos limites face à ce qui se passe et supporter les conséquences d'un système social structuré sur les inégalités.

Comment maintenir notre écoute en période de pandémie? Comment écouter la mort si présente en ces jours? Les différents deuils que nous vivons? Comment déplacer notre écoute vers un autre dispositif, celui que l'on dit *on-line*? Comment cela marquera-t-il notre manière d'exister dans le monde? Un changement radical dans nos notions de temps et d'espace. La technologie a assumé son pouvoir de rendre presque tout possible. De ces écrans qui projettent nos images. Et maintenant nos relations. Et les questions vont se multipliant.

Aux collègues qui me lisent, je suis très reconnaissante de pouvoir partager les anxiétés et les angoisses de ce moment. Parmi tout ce que nous avons essayé, l'exercice d'écriture de cette lettre nous a semblé être une bonne histoire pour nous rappeler plus tard, lorsque nous pourrons de nouveau rapprocher nos corps. Continuons à trouver des échappatoires où il est possible de soutenir nos désirs, même lorsque cela semble difficile.

À plus tard!

Maile Ferreira

Je ne peux pas raconter cela... cette histoire... parce que je raconte après coup. La flèche par exemple... La flèche, là, pendant le dîner, n'était pas du tout plus importante que la partie d'échecs de Léon, le journal ou le thé: tout se trouvait à un même niveau, tout concourait à ce même moment, dans une sorte de concert, de bourdonnement d'essaim.

Witold Gombrowicz, Cosmos.

Cher survivant,

C'est la troisième fois que je vous écris. Les deux autres lettres n'ont jamais été adressées, du moins à d'autres personnes que moi. Adresser signifie considérer l'écrit terminé, mais l'inconstance me fait relire les phrases précédemment écrites et je ne me reconnais plus comme la personne qui les a écrites. Je sens qu'il n'y a pas assez d'organisation dans le chaos pour la constance qu'exige un récit chronologique. Et, ne vous y trompez pas, nous vivons le chaos ou, pour utiliser un terme clé dans cette revue, nous vivons un traumatisme.

Il est difficile de m'admettre, surtout, de me reconnaître au milieu d'un événement traumatisant, en particulier quand on est encore « dans l'œil du cyclone ». Tout tourne très vite et nul panneau lumineux n'indique la sortie. Comment, alors, écrire sur ce que je vois et ressens si, dans la seconde qui suit, le cyclone a déjà fait plus d'un tour et que rien ne se trouve là où c'était auparavant? Chaque sensation change au moment où elle se transforme en caractères.

Me débarrasser de la tâche impossible d'obtenir la constance dans le chaos semble être la solution. Cet écrit est une simple représentation de mes perceptions limitées sur les processus de ce moment complexe et, comme toute représentation, elle n'englobe pas la totalité de l'expérience. Comprenez donc, cher survivant, que cet écrit, dans sa troisième version, n'a finalement plus la prétention d'être statique. Comme une photographie prise en mouvement, il y aura des parties floues, car de ce côté-ci de l'objectif, il n'y a pas non plus de netteté. Et c'est sur ces points flous que je me propose de partager.

Curieusement, il me vient à l'esprit l'idée de rapporter la sensation d'un bourdonnement constant, qui échappe à la conscience mais produit aussi un effet décourageant. La menace constante du virus, le nombre de décès et de cas, les soins nécessaires et l'incertitude de savoir quand et si un avenir normal se présentera, échappent également à ma conscience, mais restent en toile de fond de tout. Comme le disait Gombrowicz: « Il faut comprendre le sens de l'expression 'la goutte d'eau'. Quand trop, c'est trop. Il y a une dose de réalité, dont l'excès dépasse le supportable » (Gombrowicz, 1973, p. 52). Je vois donc dans l'anesthésie des sens une tentative de survie. Mais comment survivre sous anesthésie, en ignorant le chaos, les dangers? Je crois que la réponse est précisément qu'il n'y a pas moyen. Il y a donc des moments où la conscience me prend brusquement et devient presque étouffante. Ce sont peut-être ces moments de croisement qui insèrent des points mouvants dans la paralysie de la photographie.

Je me questionne désormais sur ce qui fait remonter ces moments de conscience à la surface. À partir de cette question, j'ai décidé de chercher des auteurs qui pourraient m'aider dans le processus de construction de ce récit. J'ai trouvé Eugênio Dal Molin qui, en s'appuyant sur les travaux de Freud et de Ferenczi, présente dans ses analyses des éléments de reconnaissance, de confirmation et de réponses nécessaires dans l'élaboration du traumatisme et son intégration dans le récit personnel. Ses observations cliniques et théoriques sur le traumatisme ont fait écho en moi. Ses mots avaient tellement de sens pour moi qu'ils pouvaient symboliser mes sensations chaotiques, apportant du sens à ma recherche de l'autre pour construire cette lettre. Après tout, comme nous le savons et comme Dal Molin le souligne si souvent, notre Moi est formé à partir de l'autre et la plupart de nos expériences demandent une sorte de réponse de reconnaissance lorsque nous les racontons aux autres ou lorsque nous avons besoin des autres pour avoir des éléments à raconter.

Je réalise maintenant que cette recherche de l'autre ne se produit pas seulement dans ce moment d'écriture, mais qu'elle a eu lieu depuis le début de cet événement potentiellement traumatisant. Mon entrée dans le Collectif *Traços da Escuta*, je m'en rends compte maintenant,

était aussi un mouvement de recherche d'une tierce partie qui puisse m'aider avec les éléments me permettant de survivre actuellement. Les moments que nous construisons chaque semaine entre collègues et tous les quinze jours avec le professeur Michel offrent un lieu sûr pour prendre conscience du moment. Un lieu qui offre un débit à la « goutte d'eau » et fait passer de l'insupportable à un minimum supportable. Peut-être l'équilibre entre l'anesthésie quotidienne et la conscience momentanée est-il la seule façon de survivre. Du moins pour l'instant.

Roberta Rodrigues Silveira
Rio Grande, 06 septembre 2020.

Lettre adressée aux survivant, à un moi du futur?

Combien étaient éphémères les innombrables choses que nous considérions comme immuables...

Freud, Introduction au narcissisme.

Salut ! Il est difficile d'écrire ces temps-ci. Difficile d'écrire l'article de la monographie de fin d'études, difficile d'écrire en vue de projets futurs... Il a été difficile d'écrire cette lettre. Une amie d'enfance vient de perdre un parent – pas par la COVID-19, virus qui nous afflige en ce moment, mais elle est passée par cette perte – et la situation me touche. Je lui ai dit: « La vie est cette chose inexplicable, parfois les mots manquent. Mais j'espère que le temps aidera à y faire face. » Ce discours reflète beaucoup du moment que nous vivons et c'est là que je décide de m'asseoir pour écrire: l'écriture apparaît comme un possible, un contour, une brèche.

Rio Grande/Rio Grande do Sul/Brésil, 06/09/2020, 174 jours d'expérience de pandémie. Je ne voulais pas le dire, mais septembre est une période où nous nous sommes un peu habitués à la situation actuelle, si je peux utiliser le mot « habitués ». Cette raison rend l'écriture plus difficile concernant des aspects pensés les mois précédents, dans lesquels j'ai problématisé, avec des collègues, différentes questions sur le virus, la peur, le traumatisme, la santé, l'économie, le capitalisme, les classes sociales, les questions raciales... Ces thèmes apparaissaient comme rubriques dans le cahier, mais ils n'étaient pas sous forme d'histoire et cela mérite un mouvement, ce que je me propose de faire.

Nous avons choisi de poser ce moment par écrit, nous aurions pu choisir de ne pas le faire. Pourquoi l'avons-nous choisi? L'idée d'écrire sur/dans la pandémie, de regarder à l'intérieur et pas seulement à l'extérieur – les statistiques alarmantes, la politique, les médias,

les rues – a d'abord apporté un sentiment de vertige. Cependant, le récit nous traverse toujours. Et il le doit ! Et ceci, c'est raconter une histoire, c'est adresser une lettre, même sans en connaître l'adresse et les destinataires, aux survivants, peut-être à moi. Quelqu'un sait-il où il sera? Et maintenant, lectrices et lecteurs, où êtes-vous?

Il y a un an que j'ai obtenu mon diplôme en psychologie. Mais remontons dans l'histoire: début mars, j'ai reçu un appel, c'était la mère d'une adolescente que j'avais suivie en stage à la clinique, me demandant si j'allais commencer les consultations. Je l'ai reçue pour un premier rendez-vous comme psychologue, bien que je connaisse déjà l'histoire de la jeune femme et que nous ayons déjà eu une rencontre. La mère et la jeune femme ont vibré pendant mes conquêtes dans cette pièce, une pièce qui m'a embrassée. La semaine suivante, les incertitudes approchaient, les commentaires sur la pandémie et la possibilité de confinement commençaient à apparaître dans la ville. Le service présentiel a dû être annulé. J'ai suivi le parcours de la pandémie: Chine, Italie, Espagne, États-Unis, Brésil. Elle est arrivée chez nous, dans le sud du Brésil en mars 2020, deux mois après l'obtention de mon diplôme.

Je pense toujours à l'œuvre de Freud, dont une partie a été produite pendant la Première Guerre mondiale. La psychanalyse est née dans le contexte de guerre. Et je pense que nous vivons un moment très similaire, imprégné de peur, de mort, de deuil, de mélancolie. Un virus nous rappelle à chaque instant le caractère passager de la vie, montrant à tout moment la possibilité de la mort, un thème imminent et latent. Il s'agit ici de situations impliquant le traumatisme, un moment de non-symbolisation, dans lequel il est difficile que soit nommé par le biais d'un processus, ce qui, au départ, n'a pas de nom. Jusqu'à ce que le récit se fasse comme une danse, à pas lents, symbolisant et produisant un sens.

En ce moment de début à la clinique, de premiers pas et d'expériences, nous nous sommes vus avec une seule option: effectuer les rendez-vous virtuellement. Une transition vers une autre façon d'être ensemble. Quelle influence cette nouvelle façon d'être ensemble a-t-elle dans la clinique et dans nos subjectivités? La réinvention a été nécessaire, sans manuels d'utilisation, entourés d'un non-savoir qui faisait peur mais qui ouvrait aussi des possibilités de création. Alors que j'écris cette lettre, je me demande comment les choses seront à l'avenir et les effets que cette expérience aura sur le monde.

Je pense que nous, en ce temps-là, dans cet écrit, qui avons pensé que la distance géographique et le virtuel pouvaient être des obstacles aux processus thérapeutiques, devons admettre que cette expérience nous a montré que dans le chaos, il y a espace pour la réinvention, pour d'autres possibles. En ce moment, le virtuel nous permet d'être présents et de nous sentir

proches, même entre le Brésil et le Canada, tissant et traçant un peu de possible. « Un peu de possible, sinon j'étouffe », dit Deleuze en se référant aux travaux de Foucault, qui étudiait les relations de pouvoir, leurs effets sur la subjectivité et qui, après quelques années, se rendit compte que là où il y a du pouvoir, il y a des résistances et des pratiques de soi. Ou encore, en revenant à Freud qui, en pleine guerre, réfléchit à une écoute éthique de la souffrance psychique, ouvrant des brèches. Dans cette situation que nous vivons, qui nous parle de l'absence de contrôle et de la dimension éphémère de la vie, pensons encore à notre écoute, pensons sans cesse à l'invention de nouveaux mondes. Et vous qui lisez, voulez-vous nous dire comment est le monde en ce moment?

Gabriel de Vargas Pereira
Rio Grande, le 23 août 2020.

Une lettre rencontre toujours sa destination. Une fois écrite, elle est destinée au futur. Nécessairement, le trait symbolisé sur une surface n'est rien d'autre qu'un voyageur du temps, un vieux monsieur qui parle à travers les lignes implacables de ce qui ne peut s'échapper. Un registre de ce qui fut pour ce qui viendra, ou pour ce qui se répète. Comme une cicatrice sur la peau d'un homme qui a quelque chose à dire.

Son destinataire est la fantaisie. La lettre parle toujours d'une fiction. La rencontre entre une lettre et son destinataire se situe au niveau de l'inconcevable. Mais sans destinataire, il n'y a pas de lettre possible qui soit considérée comme complète.

Cette lettre est destinée à un petit nombre: à ceux qui ont réussi à survivre après ce qui s'est passé au moment où elle a été écrite. Comment survivre au milieu du chaos du réel qui frappe à la porte? Peut-être le lecteur qui se trouve dans le futur sait-il déjà comment signifier un peu mieux cet indicible qui nous a touchés en si peu de temps, mais de façon si intense. Peu à peu, tout le monde a oublié la gravité de ce qui s'est passé et la façon dont nous gérons le dilemme entre la vie et l'économie. Après tout, sur quoi nos relations contemporaines se fondent-elles? Il y a des moments où même la radicalité ne peut être une intervention transformatrice si personne ne peut l'entendre d'une oreille attentive. Le traumatisme renvoie à la blessure: « Nous appelons traumatismes les impressions éprouvées dans la petite enfance, puis oubliées, ces impressions auxquelles nous attribuons une grande importance dans l'étiologie des névroses. » (Freud, 1986, p. 112). Le traumatisme est à la base de ces expériences. Chaque événement de la vie laisse sa marque, son empreinte, lequel servira de

référence pour les choix, les décisions, le sens d'une existence. Bon, c'est ce que nous traitons de blessures à tout moment.

Les marques seront toujours présentes. Il n'y a pas de vie possible sans que son répertoire d'événements ne soit enregistré dans le domaine de la psyché. En physique, un paradigme dominant suggère que la trame de l'espace-temps est courbée par la jonction de masse à un endroit donné. Lorsqu'une quantité de masse se rassemble, il y a là une courbure. Mais il est également possible de penser le contraire, pourquoi pas? On pourrait penser que c'est parce qu'il y a une courbure dans l'espace-temps que la matière s'y accumulera nécessairement. Il n'y a aucun moyen de savoir avec certitude quel paradigme décrit le mieux la réalité, car chacun crée la réalité. Dans une science où l'utilité de la maîtrise des phénomènes naturels est ce qui prime, représente le vrai, nous ne pouvons pas produire beaucoup plus de manières de gérer le monde naturel qui nous entoure. Nous trouvons toujours ce que nous cherchons, n'est-ce pas?

Mais ne confondez pas les choses, ami lecteur. À l'époque où nous vivons, nous ne pourrions pas avoir l'audace de critiquer la science. Elle subit déjà de nombreuses attaques de la part de ceux et celles qui ne veulent pas penser à la construction du savoir, mais seulement faire triompher leurs fantasmes les plus sombres. Le Brésil traverse une période difficile. Parfois, le réel nous montre ce que nous oublions pour vivre. Notre existence est beaucoup plus fragile que ce que nous supposons être le sommet de notre « civilité ». Notre raison d'être, c'est d'abord le troupeau. Nous revenons au XIX^e siècle et le savoir scientifique a besoin d'alliés pour le défendre.

Tout cela pour parler du traumatisme. Pourrions-nous penser que le traumatisme n'est pas un événement qui fait irruption dans une réalité pacifique et linéaire, mais dans un lieu, un espace courbe comme notre analogie avec le paradigme physique? On pourrait supposer qu'il y aura toujours un espace pour les traumatismes car il ne s'agit pas d'un grand événement dans le domaine de l'outrage. Il s'agit d'événements qui nous touchent profondément, car ils nous enlèvent une partie de notre innocence par rapport au fait d'être en vie, d'exister, d'être par relation avec un monde qui à aucun moment n'arrête son fonctionnement rigoureux pour donner de l'importance à notre narcissisme gonflé.

On parle des marques, n'est-ce pas? On parle tout le temps de traumatismes.

Bibliographie

- DAL MOLIN, Eugênio (2016). *O terceiro tempo do trauma: Freud, Ferenczi e o desenho de um conceito*. São Paulo: Perspectiva.
- DELEUZE, Gilles (1990). *Pourparlers*. Paris: Minuit.
- DERRIDA, Jacques (2003). *Chaque fois unique, la fin du monde*. Paris, Galilée.
- DERRIDA, Jacques (1979). « Living On », in Harold Bloom *et alii*, *Deconstruction and Criticism*, New York, Seabury Press, 1979, p. 75.
- FREUD, Sigmund (2010). L'Homme Moïse. *Œuvres complètes*, vol. XX, Paris, PUF.
- FREUD, Sigmund (2005). Pour introduire au narcissisme. *Œuvres complètes*, vol. XII, Paris, PUF, p. 213-245.
- FREUD, Sigmund (1988). Actuelles sur la guerre et la mort. *Œuvres complètes*, vol. XIII, 1914-1915, Paris, PUF.
- FREUD, Sigmund (1988). Passagèreté. *Œuvres complètes*, vol. XIII, 1914-1915, Paris, PUF.
- GOMBROWICZ, Witold (1973) *Cosmos*. Paris, Gallimard.
- HILST, Hilda (2004). *Do Desejo*. São Paulo, Globo.
- IBN KHALDÛN (2002). *Le Livre des Exemples I*. Paris, Gallimard.
- LACAN, Jacques (2004). *L'angoisse. Le Séminaire*, livre X. Paris, Seuil, 2004.
- LISPECTOR, Clarice (1974). *Où étais-tu pendant la nuit?* Paris, éditions des femmes.
- LISPECTOR, Clarice (2018). *Água Viva*, Paris, éditions des femmes.